festation d'un Ange ; de même, chaque événement dans la vie humaine : naissance, maladie, nutrition, appauvrissement, etc., est l'apparence qui révèle l'activité d'un esprit pur. On croit parfois lire Origène : « Il n'est pas un brin d'herbe, sur terre, qui n'ait son Ange au ciel » (*Béreschîth Rabba*, 10). Mais, faire violence aux Anges, les asservir, s'élancer tête baissée dans le vide, pour se faire seconder par les Idées hypostasiées, n'est-ce pas ce que Faust a vainement tenté lorsque débute le drame de Goethe ?

6. Troisième grande Tentation

L'idée fondamentale, toute « simple », qui sert de fil d'Ariane au Sauveur dans sa victorieuse défensive, c'est qu'une seule chose importe : se soumettre tout bonnement à la volonté de Dieu. Donc, avons-nous vu, accepter le cadre et les événements providentiels, l'évidente destinée, ne pas tenter d'échapper au présent (les Pains), ni d'hypothéquer présomptueusement l'avenir (le Pinacle). Mais cette soumission veut dire aussi : admettre l'autorité divine, l'ordre universel, l'immense gradation hiérarchique des êtres qui la manifestent. C'est pourquoi l'épreuve suivante (et dernière) tourne le dos à Jérusalem, au Temple, aux préjugés et légendes populaires, au nationalisme juif, à la myopie de son messianisme. Voici, cette fois,

Midi, roi des étés, épandu sur la plaine...

Satan transporte Jésus, Lui fait franchir une grande distance (παραλαμβάνει) l'emmène très haut (ἀναγαγὼν), Lui découvre — à ce petit charpentier de Nazareth — toute la gloire du créé. Vision d' « un seul instant » (Luc, 4 :5), comme le sera pour nous l'*éclair*, le *clin d'œil*, le moment sans durée — puisque le temps ne sera plus — de la Parousie (Matt., 24 : 27 ; Luc, 17 : 24 ; I Cor., 15 : 52). Voici le plein jour. Les deux adversaires, derechef, sont seuls, au centre du monde... deux points, semble-t-il, au centre d'un éblouissement, d'une cosmique averse de lumière, torride, hallucinante : sous le soleil de Satan. Immobiles, tous deux, cependant, dévorent l'espace. Le traversent-ils ? Ou, comme sous le regard du visionnaire, « les cieux s'enrouleraient-ils comme un papyrus » (Isaïe, 34 : 4) ; « se déploieraient-ils, au contraire, comme une tente » (*ibid.*, 40 : 22) ? C'est, pour « le fils du charpentier », une magie, un spectacle inouï, à faire chavirer l'âme. Des nuées lointaines, qui resplendissent à l'horizon, surgissent et défilent sous le regard des formes, des ressemblances, des scènes entières, tout un univers fantastique, dont la radieuse beauté prend à la gorge, enivre, fait trembler, murmurer : « Qu'ici le temps s'arrête, car je ne désire pas davantage ! » C'est tout un monde, d'où montent vers Jésus des mots, des apostrophes, des sons musicaux, toute une harmonie puissante et majestueuse, où se confondent les cris des pierres, des plantes, des bêtes, des hommes, et la grave harmonie des sphères. C'est une incantation confuse, mais enchanteresse, qui, peu à peu, se précise, devient un seul appel : « O Toi, *Celui-qui-vient*, règne sur nous ! » C'est la création, le macrocosme tout entier, que l'Homme « ramasse », récapitule, synthétise, et qu'il doit gouverner... mais la jalousie de Yahweh l'en empêche. Ah ! Titan, si seulement Tu connaissais ta force, et qu'Adonaï n'est fort que de ton hésitation ! Gloire, beauté, puissance, majesté : l'univers rend hommage à l'Homme, seul digne de régner sur lui... Et voici qu'apparaissent, sous le regard du Christ, toutes les « valeurs terrestres » : grandeur, art, pensée, et cette science qui fracture l'abîme où Dieu tente vainement